

L'automne de la faille

André Marquis

Numéro 78, automne 1998

S'écrire jeune

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13687ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marquis, A. (1998). L'automne de la faille. *Moebius*, (78), 148–149.

ANDRÉ MARQUIS

L'automne de la faille

Et le tas de feuilles grossissait à vue d'œil. Quelques coups de râteaux énergiques avaient permis de former un monticule, qui doublait maintenant de volume aux cinq minutes. Un vrai monstre, que chacun prenait plaisir à alimenter. Le soleil frappait fort en ce début d'octobre, et tout le monde désirait profiter de l'occasion. Ce n'est pas tous les jours que l'on peut sauter dans un amas de feuilles mortes, encore fraîches...

Les enfants, en file, trépignaient d'impatience. Ils se bousculaient, se traitaient de tous les noms, se contaient des peurs. Au signal, le premier prit son élan, accéléra et plongea dans le coussin végétal. Il réapparut au bout de cinq secondes, tout sourires, des fragments de nervures séchées entre les dents.

Un deuxième s'amena et répéta le scénario, avec une légère variante cependant. Il fit une pirouette sur le dos de la bête. Puis ce fut au tour de sa cousine. La course me parut plus élégante. Les longs cheveux rythmaient en cadence la légèreté du mouvement. Surtout ne pas enfouir la tête sous les feuilles, on n'est jamais trop coquette ni trop prudente...

Après chaque saut, je refaisais le tas, par souci d'équité. Je ne voulais pas priver qui que ce soit de la représentation parfaite du bonheur, en trois dimensions. Le vent transportait les odeurs de l'automne. La terre sentait bon l'humus, l'innocence et les os.

Puis le désir me picota l'épiderme. Je délaissai mon râteau et pris place dans le rang. Les enfants se moquaient de mes cheveux blancs, de mes maux de dos et de mes idées saugrenues. Je fis le bouffon un peu plus que d'habitude, tout en me jurant de leur en mettre plein la vue.

De cette distance, le monstre semblait me narguer. Toutes ses feuilles pointaient vers moi leurs lames acérées. Ce n'était pas le moment de flancher. J'inspirai profondément et entamai ma course. Je feignis de boiter, je simulai des douleurs lombaires, bref je préparai avec minutie mon triomphe. Je fis un bond prodigieux, tournai plusieurs fois sur moi-même et me laissai tomber avec l'assurance de celui qui défie la gravité. Une baleine n'aurait pas fait plus de ravages. Pendant une fraction de seconde, le temps refusa de s'écouler. Plus aucun bruit, plus un mouvement. La nature s'était repliée sur elle-même et ne bougeait plus, comme dans nos rêves les plus angoissants. Et, moi, je chutais à une vitesse vertigineuse.

Cette scène s'est déroulée l'instant de le dire. Les spectateurs ont-ils seulement remarqué quelque chose d'anormal? J'imagine les débris multicolores tourbillonnant par milliers dans le ciel. Cela devait être très joli. Un peu impressionniste. Des taches jaunes, rouges, orangées...

J'ai à peine perçu les rires, les commentaires désobligeants, les comparaisons blessantes. Comme je ne ressortais pas, les enfants ont probablement tenté de me déterrer. J'aurais aimé voir la tête des adultes lorsqu'ils se sont rendu compte de ma disparition. L'incompréhensible nous rattrape toujours au détour d'une certitude.

On n'a jamais pu s'expliquer mon départ. Certains prétendent que j'ai été littéralement bouffé par le temps. D'autres affirment que mon corps, sous l'effet d'une terrible implosion, a été pulvérisé en cendres. Quelques-uns croient avoir été victimes d'une hallucination. Un plus petit nombre encore met en doute mon existence même. Pour ma part, je ne sais qu'une chose, la bête m'a aspiré. Je chute depuis tellement longtemps que j'ai l'impression de flotter, de voler. Je poursuis mon chemin, inexorablement. Je ne croise rien ni personne sur ma route. L'infini m'appartient.